

Anne Castelbou-Branaa

À propos de la responsabilité de l'analyste dans la rencontre avec l'enfant *

Je me propose de participer au débat ouvert par les collègues sur « la voie éthique » de l'analyse en questionnant la responsabilité de l'analyste dans la rencontre avec l'enfant. J'ai choisi de partir du témoignage de deux jeunes gens reçus dans leur enfance et leur adolescence puis revenus jeunes adultes faire une nouvelle demande d'analyse, ce qui était bien évidemment imprévisible lors des premières rencontres où c'est l'Autre parental qui demandait pour eux. À l'occasion de cette demande de reprise de l'analyse, ils ont pu témoigner des effets produits lors de ces rencontres avec ce qui leur restait de ce qui s'en était oublié.

En quoi cette rencontre avec l'éthique du discours analytique, celle du « bien dire », les avait-elle responsabilisés dans ce qui les affectait et dont cependant ils jouissaient ? Quelles en étaient les répercussions dans leur vie ?

Mais avant de restituer ces témoignages pour en tirer enseignement sur les questions posées, je ferai un bref rappel sur l'éthique du « bien dire » propre au discours analytique telle que Lacan la précisera dans les années 1970, puisque cette question a déjà été développée plus longuement par mes collègues lors des interventions précédentes.

S'accrocher à la rampe du désir de l'analyste

« Quand on est analyste, quelle est la rampe qu'il faut tenir pour ne pas déborder de sa fonction d'analyste ¹ » ? C'est à cette question que Lacan va répondre dans la conférence de presse donnée au centre culturel français de Rome, le 29 octobre 1974, peu avant les journées de l'École freudienne de Paris, où il prononcera sa conférence intitulée « La troisième ». Il va s'attacher à dire, avec des métaphores très imagées, en quoi cette éthique du discours analytique se différencie de celle des autres discours et quel est le réel pris en compte.

« Il suffit de remarquer qu'il y a des choses qui font que le monde est immonde, si je puis m'exprimer ainsi, c'est de ça que s'occupent les analystes, de sorte que, contrairement à ce qu'on croit, ils sont beaucoup plus affrontés au réel même que les savants ; ils ne s'occupent que de ça. Et comme le réel, c'est ce qui ne marche pas, ils sont en plus forcés de le subir, c'est-à-dire forcés tout le temps de tendre le dos. Il faut pour ça qu'ils soient vachement cuirassés contre l'angoisse ². »

Si l'analyste est forcé de subir le réel, c'est parce qu'il motive la demande de celui qui se plaint de ce qui se met en travers de sa vie. Lacan précise en quoi cette position n'est signe d'aucune soumission. Supporter le réel en tendant le dos, comme cette métaphore l'indique, c'est être prêt à en supporter les conséquences. À défaut de pouvoir se débarrasser du réel dont le symptôme provient, il s'agit alors de le cerner, voire de le « contrer ³ ».

La seule cuirasse dont dispose l'analyste contre l'émergence des affects liés à ce réel est celle de son désir d'analyste. Si ce désir est opérant, c'est d'être un désir averti des conséquences que l'analyste a tirées pour lui-même de sa propre expérience analytique. Comme le dit Lacan, ce n'est d'ailleurs pas sans difficultés qu'il s'est fait entrer le savoir inconscient dans la peau. L'éthique du « bien dire » a permis de se satisfaire de ses propres réponses à l'impossible du réel. C'est donc à la rampe de son désir que l'analyste doit s'accrocher pour ne pas glisser hors du discours analytique et pour permettre à celui qui s'adresse à lui de faire son propre chemin. « Le désir qui oriente l'acte du psychanalyste est celui d'obtenir la différence absolue ⁴ », c'est de cette position subjective que le sujet sera responsable.

Quelques jours plus tard, dans un autre entretien donné à Emilia Granzotto ⁵, il précisera le lien de l'affect d'angoisse et du réel en affirmant : « L'homme souffre de ne pas comprendre ce qui lui arrive », il peut même lui arriver d'« entrer dans un état de panique ». C'est pour ces peurs, dont certaines sont d'ailleurs « nouées au sexe, ce grand inconnu », qu'il va consulter un analyste, dit-il. Dans la conférence « La troisième », il fera de cette production d'angoisse le signe de la rencontre avec « le hors sens » et « le symptôme-type de tout avènement du réel ⁶ ».

Il est alors de la responsabilité de l'analyste de prendre en compte cet effet d'affect provenant de l'impossible à comprendre tout ce qui se met en travers du monde du sujet.

Le réel dont parle Lacan à ce moment-là est plutôt référé au « réel de la vie », comme le dit Colette Soler ⁷, celui dû à la présence de la mort dans la vie, à l'émergence du sexuel et à l'absence de ce qui fait rapport sexuel.

Dans le discours analytique, l'angoisse est traitée par la parole alors que tous les autres discours cherchent à la faire taire ou à en neutraliser les effets résultant de l'impossible auquel ils sont pourtant eux aussi confrontés. Lacan ajoute d'ailleurs aux trois impossibles freudiens que sont « éduquer, gouverner, psychanalyser », un impossible propre à la science. Les scientifiques ont parfois une poussée d'angoisse devant la conséquence de certaines découvertes risquant de mettre en péril l'humanité. Lacan parle alors dans cet entretien de leur « crise de responsabilité » qui les amène à mettre un embargo sur certaines recherches ou à créer des comités d'éthique pour encadrer leurs effets potentiellement dévastateurs ⁸.

La rencontre d'un désir avverti et d'un désir décidé

C'est bien parce qu'ils ne comprennent pas ce qui arrive à leurs enfants que les parents, inquiets, consultent un analyste. Ils attendent un savoir lié à celui de l'inconscient, celui qui excéderait les interprétations qu'ils peuvent eux-mêmes faire du malaise de leur enfant en fonction de la place d'objet que ce dernier a prise dans le fantasme parental. Ils se sentent impuissants à répondre à ce malaise quand il se manifeste dans des symptômes dérangeants avec leur lot de peurs, d'inhibitions, d'excitations pulsionnelles ou de refus du code de l'Autre. À cette demande parentale pressante, la tentation est grande de répondre par des conseils pour apaiser ces angoisses ou pour réguler ces débordements. Cela explique le succès des multiples revues de la presse spécialisée en éducation et en psychologie des enfants, où des psychanalystes n'hésitent pas à écrire des articles et à entrer dans ce que Lacan appelle « la discorde des discours », comme le rappelait Colette Soler. Il y aurait d'ailleurs à discuter de cette position hors discours analytique puisque certains d'entre eux ont contribué à changer le discours social tenu sur l'enfant.

Mais la demande de l'enfant, quand elle advient, n'a pas forcément rapport avec ce qui cause celle des parents. Si la responsabilité de l'analyste est bien de la faire émerger *via* l'offre de paroles faite, il est alors de la propre responsabilité de l'enfant de s'en emparer. Comme le soulignait Martine Menès lors de son intervention au séminaire Champ lacanien, « sa responsabilité [de l'enfant] suppose le devoir de faire passer une part de sa jouissance, à un pouvoir dire son drame de sujet ⁹ ».

On sait bien qu'il y a une alchimie de la rencontre toujours un peu mystérieuse, qui tient à quelques affinités, entre le désir de l'analyste et le désir décidé de l'enfant. S'il faut laisser l'enfant prendre son temps pour se décider à revenir après la première rencontre, c'est pour l'impliquer dans sa

demande mais aussi dans l'installation du transfert. L'analyste part parfois à la pêche au transfert, il doit le provoquer pour que l'enfant comprenne et accepte que l'analyste rencontré n'est pas celui qui sait tout de ses pensées mais celui qui se fera seulement le passeur de ce savoir qu'il ne sait pas qu'il sait sur ce qui cause sa souffrance. Un savoir qui échappe et qui est à retrouver, voire à construire avec ce qu'il peut en élaborer lui-même dans les fictions fantasmatiques à l'aide de ses dessins ou de ses jeux. L'enfant est souvent bien étonné de voir que l'analyste prend tant au sérieux la fantaisie qu'il met ainsi en scène comme le signe de sa créativité ; celle avec laquelle il cherche à émerger de sa place d'objet pour prendre position comme sujet vis-à-vis de ce qui l'assujettit à l'autre en interrogeant l'énigme insondable de son désir.

Quand ils ont compris l'utilité de ce lien inédit nettoyé de toute demande éducative ou normative, les enfants et les adolescents ne se privent pas de revenir alors d'eux-mêmes faire une nouvelle demande pour retrouver l'appui de ce dispositif transférentiel devenu nécessaire pour traverser des expériences subjectives restées pour une part énigmatiques.

C'est ce que m'a enseigné ma pratique avec les enfants ou adolescents reçus en consultation dans un CMPP (centre médico-psycho-pédagogique) ou en exercice libéral. Ils reviennent parfois consulter, poussés par l'angoisse qui accompagne des expériences subjectives, douloureuses, liées au rapport conflictuel avec l'autre ou lors de certains « accidents de la vie » difficiles à surmonter, comme les deuils, les séparations parentales ou amoureuses ou la survenue de maladies chroniques. L'angoisse s'exprime alors dans divers phénomènes transitoires comme les terreurs nocturnes, les angoisses de séparation, ou dans des symptômes comme les peurs phobiques, les rites compulsifs ou les somatisations.

Lors de l'émergence du sexuel, des effets de jouissance pulsionnelle incontrôlable peuvent se manifester, les transformations pubertaires peuvent être vécues dans un sentiment d'inquiétante étrangeté, la rencontre énigmatique avec l'autre sexe peut être déstabilisante.

Les deux jeunes gens qui ont accepté que je rapporte leur témoignage sont revenus à plusieurs reprises dans leur enfance depuis l'âge de 7 ou 8 ans et à leur adolescence, jusqu'à refaire récemment une demande d'analyse. Voyons comment chacun d'eux avait motivé cette nouvelle demande, avec ce qu'il restait de ce qui s'était oublié des effets produits par la rencontre avec l'analyste, et quelles en étaient les conséquences dans leur vie.

« Accepter la cause comme une partie de la solution »

Sylvain était revenu me rencontrer récemment pour me demander l'adresse d'un analyste dans la ville où il vivait désormais. C'est la survenue d'un traumatisme familial qui avait précipité, disait-il, ce temps qu'il n'en finissait pas de prendre pour faire une nouvelle demande d'analyse et pour poursuivre, avec un autre, ce questionnement commencé avec moi quand il était enfant, puis adolescent, depuis une dizaine d'années.

Il disait avoir tout oublié de la « cause de nos rencontres, celle-ci avait disparu avec la solution trouvée », solution qu'il disait s'être construite pour répondre à ce qui le déstabilisait et l'empêchait d'être heureux. Cet oubli des élaborations faites en analyse était interprété au-delà de l'amnésie infantile comme la conséquence même des effets de sa rencontre avec l'analyste. C'était le signe de leur passage à l'inconscient, car comme le dit Lacan « dans le fond chacun sait combien tout ce qui regarde l'inconscient s'oublie ¹⁰ ».

Sylvain se rappelait surtout du gain thérapeutique obtenu, « avec une meilleure confiance » dans son rapport aux autres et à lui-même. « Comme si j'avais réussi à trouver dans ma manière d'être une ressource plutôt qu'un poids. » Prenant appui sur le dispositif analytique mis en place, il disait avoir trouvé la « ressource » de construire une solution à sa mesure pour endiguer les effets d'angoisse récurrents et les débordements pulsionnels incontrôlables qui avaient motivé la demande parentale vers l'analyste. Ce gain thérapeutique obtenu lors de ces tranches d'analyse successives s'était mesuré, disait-il, dans l'effet de soulagement ressenti de ne plus subir sa souffrance comme une blessure.

Un changement subjectif s'était ainsi opéré pour lui avec la transformation de sa position de jouissance symptomatique. C'est à partir de ce qui lui pesait qu'il avait pu acquérir un certain, comme il le disait, « savoir y faire avec ce qui [le] freinait et [l']empêchait d'avancer ». Il se réclamait maintenant d'une nouvelle position subjective car il pouvait reconnaître sa division subjective dans cette étrangeté nichée au cœur de son être, qu'il définissait lui-même, en venant me rencontrer, ainsi : une sorte de « magma dans lequel [il s']empêtrai[t] et qui s'était durci ». Avec cette métaphore du durcissement, il signifiait que ce qui lui échappait de lui-même avait pris une consistance plus réelle en se mettant en forme dans ses précédentes tranches d'analyse. S'il gardait encore un peu de mystère et d'opacité, c'est aussi parce qu'il était en attente d'être articulé aux signifiants auxquels il était lié.

C'est ce savoir encore à construire qui l'avait poussé à faire maintenant une nouvelle demande d'analyse, où il s'agissait, pour lui, « d'accepter

la cause [de ce qu'il était] comme une partie de la solution [à re/trouver] ». Il était effectivement averti des rencontres précédentes avec l'analyste de son enfance de ne pouvoir attendre de l'analyse d'autres solutions que celles de la prise en compte de la cause de ce qui le poussait à dire, aussi bien que de celle de ce qui le poussait à désirer. Pour pouvoir, comme il le souhaitait, assumer son désir d'aller de l'avant dans les entreprises de sa vie contre son inhibition initiale.

« Être reconnue dans sa voix »

Ysa, quant à elle, disait s'être décidée à revenir me faire une nouvelle demande d'analyse parce que j'avais reconnu sa voix lors de la prise de rendez-vous téléphonique quelques années après notre dernière rencontre, à la période de son adolescence.

Lors de cette séance, elle précisera, à ma demande, en quoi c'était important pour elle que je reconnaisse sa voix, celle de son enfance : « Que vous vous rappeliez de ma voix était le signe que quelqu'un avait été le témoin de ce que j'avais perdu et que ce n'était donc pas complètement perdu ! » Elle disait avoir perdu la tessiture de sa voix, celle qui la particularisait aux yeux des autres et qui enchantait ses professeurs du conservatoire. C'est à l'adolescence que sa voix avait changé, ce qui l'avait beaucoup affectée. Elle avait vécu cette « mue » comme une perte de ce qu'elle avait d'agalmatique, la désorientant encore actuellement dans ses choix de carrière.

Ce qui motivait sa nouvelle demande d'analyse était ce qui restait du transfert sur l'analyste qui l'avait reçue enfant et qui était re/mis là en place de sujet supposé savoir ce qu'elle avait perdu (autre nom de sa castration ?).

Elle ne se rappelait pas tout le questionnement de l'enfance lié aux conséquences du surgissement de crises d'épilepsie, ce qui avait été pourtant le motif de la consultation parentale, mais elle n'avait pas oublié la déception de n'avoir pu faire cesser les manifestations de cette maladie.

Comme elle n'avait aucune prise sur les facteurs déclenchant les chutes qui suivaient ses crises épileptiques, elle s'angoissait de leur irruption immaîtrisable. Se confrontant alors à l'insupportable « soupçon de se réduire au fonctionnement de son corps ¹¹ », elle vivait ces crises dans un sentiment d'inquiétante étrangeté, ne se reconnaissant pas au « sortir » de la crise dans le « miroir de l'autre ». Cette expérience dépersonnalisante lui faisait redouter le retour des crises. Elle ne supportait pas au réveil de la crise sa mise à l'écart, se vivant marginalisée par sa maladie aux yeux des camarades qui assistaient à ces événements. Poussée à en dire un peu plus, elle avait pu

préciser en quoi cet « évanouissement » lui était insupportable : c'était de « ne pouvoir se voir être vue » que comme un objet déchu à leurs yeux, disait-elle. « À ce moment qui est si l'on peut dire, un point panique le sujet a à se raccrocher [...] justement à l'objet, en tant qu'objet du désir ¹². »

Là était la souffrance subjective adressée à l'analyste, souffrance en demande de reconnaissance, bien au-delà de celle occasionnée par la réalité de cette maladie angoissante et source de ségrégation sociale.

Poussée à en dire un peu plus, elle avait pu exprimer combien elle se sentait « bizarre », « ridicule » aux yeux de ses camarades lors des chutes qui suivaient les crises. Ce signifiant « chute » était resté un des signifiants privilégiés de sa position subjective, inscription d'une marque langagière au niveau du corps qui avait laissé une marque de jouissance indélébile. Avait-il pris pour elle une fonction de lettre fixant la jouissance ?

L'amorce de cette construction fantasmatique produite dans les séances de l'enfance avait permis de préciser en quoi ce réel de la maladie organique la concernait, mais il lui restait encore à continuer à l'élaborer.

Ce qui s'entendait dans le questionnement actuel sur l'intérêt qu'elle pouvait encore susciter aux yeux des autres, c'était ce questionnement qui s'était déplacé sur celui de la perte de sa voix, vécue comme chute d'un idéal et qui motivait d'ailleurs cette nouvelle demande d'analyse.

Elle réclamait maintenant le dispositif analytique pour s'installer dans le transfert avec le dispositif de l'association libre, mais cette fois-ci avec le dispositif du divan, ce qu'elle n'avait pas encore expérimenté précédemment. Elle attendait de ce dispositif, qu'elle supposait « magique », de l'inédit, de la surprise, peut-être pour pouvoir ainsi interpréter le regard de l'analyste posé sur elle ?

Tout un chemin lui restait encore à faire, mais elle semblait prête à s'y engager avec l'analyste de son enfance re/mis en position de semblant d'objet cause de son désir. Elle espérait, à partir de ce qu'elle avait perdu, pouvoir se propulser dans un choix de carrière de chanteuse, en acceptant ce qui restait de sa voix qui pourrait la rendre intéressante aux yeux de ceux qui viendraient l'écouter. Cependant, elle hésitait encore, avant d'abandonner sa carrière de pianiste, à s'orienter vers celle de chanteuse. Une carrière envisageable seulement hors du répertoire de l'art lyrique et plutôt dans un pays étranger, où elle pourrait s'exposer sans crainte du ridicule au regard critique de spectateurs inconnus, disait-elle. On voit là que la question du regard posé sur elle était encore à élaborer en analyse, dont elle attendait un appui pour asseoir ses choix de vie.

Un autre rapport éthique au savoir

Pour conclure, que peut-on déduire de ces témoignages sur les effets produits dans la vie de ces deux jeunes gens par la rencontre avec l'analyste ?

Ils ont permis de mesurer combien responsabiliser le sujet (enfant ou adulte) n'est pas le culpabiliser mais l'impliquer dans la cause de sa souffrance. « L'analyste demande en effet au sujet de quitter cette position dont il se contente, justement de s'en plaindre [...] celle de ne pas être conforme à l'être social, à savoir qu'il y ait quelque chose qui se mette en travers, c'est ça qu'il aperçoit comme tel symptomatique, comme tel symptomatique du réel ¹³ », dit Lacan.

Faire passer au dire ce qui fait énigme, ce qui échappe, c'est permettre un autre rapport éthique au savoir : pour « accepter la cause [de ce qu'on est] comme une partie de la solution », comme le formulait Sylvain.

Rencontrer un analyste, c'est rencontrer celui qui prend la responsabilité de se mettre en position « de tenant lieu de la vérité du sujet et de la cause du sujet ¹⁴ », celui qui tient le cap de l'éthique du « bien dire » propre au discours analytique, pour orienter le sujet vers ce dire qui le fait causer.

Cette éthique qui suppose un autre rapport au savoir, comme nous le rappelait Bernard Nominé dans son intervention au séminaire Champ lacanien ¹⁵, n'est pas celle de bien faire parler de ce qui ne va pas comme pour confesser la part de jouissance qui y est prise, mais celle qui permet de se laisser surprendre dans les trébuchements de la parole, par les trouvailles de son inconscient. Les enfants, qui ont un rapport moins censuré à la parole, ne se privent d'ailleurs pas de se laisser aller à dire n'importe quoi et même des bêtises !

C'est dans l'après-coup de leur rencontre avec l'analyste, pendant et après la construction de leur névrose infantile, que chacun de ces jeunes gens a pu dire ce qui restait acquis de ce qui s'était élaboré tout au long de ces années. Les élaborations oubliées étaient supposées déposées dans le sujet supposé savoir circulant en tiers entre l'analyste et l'analysant, relançant le transfert à chaque reprise d'analyse. Malgré la discontinuité des séances, un cheminement avait pu ainsi se faire pour chacun d'eux tout au long de ce passage de l'enfance à l'âge de la maturité pour traverser des épreuves subjectives liées à leur rapport à l'autre et au réel rencontré. Ce sont bien les effets produits par cette élaboration de savoir qui avaient été vécus comme thérapeutiques. Ils s'étaient mesurés pour l'une au soulagement ressenti lors du traitement des affects d'angoisse liés au réel de la maladie organique, et pour l'autre à la mise en forme de ses symptômes avec l'adoption d'une autre position de jouissance. Ils n'étaient pas ceux qui étaient

attendus au départ, qu'il s'agisse de faire cesser les crises d'épilepsie pour l'une ou de faire disparaître certains de ses symptômes pour l'autre.

Chacun de ces témoignages avait ainsi montré la responsabilité de l'analyste dans ce qui avait motivé la reprise des séances. L'analyste est responsable d'un discours qui « soude l'analysant au couple analysant-analyste ». C'est grâce au recours à ce lien inédit formé du couple avec l'analyste ¹⁶, lien transférentiel nettoyé de toute nécessité sociale, de tout idéal ravageant, que s'était produite la satisfaction trouvée dans le fait d'avoir pu dire au mieux et « sans craindre le jugement » (comme disait Ysa) ce qui les entravait dans leur devenir.


En effet, comme le souligne Michel Bousseyroux, « c'est le fait qu'on dise, qui assure la corde à nœuds de nos petites jouissances et fasse que prendre sa vie en main ne soit pas une parole en l'air ¹⁷. » Prendre leur vie en main : c'est ce qui se dégageait maintenant du désir décidé de chacun de reprendre son analyse pour pouvoir s'orienter dans ses choix de vie et d'affinités sentimentales, à partir de ce qui restait des marques indélébiles de l'enfance et en acceptant l'idée d'« avoir à assumer que l'inconscient, portant des marques de cet héritage, nous détermine », comme le disait Sol Aparicio ¹⁸ dans son intervention précédente au séminaire.


L'analyste, quant à lui, ne pouvait faire d'autres promesses à l'horizon de la reprise de leur analyse que de continuer à se prêter à être en position de semblant d'objet cause de leur désir pour que par lui (l'analyste) quelque chose de cette position fantasmatique leur revienne.


Poursuivre en analyse ce chemin qu'aucun conseil prophylactique, éducatif ou thérapeutique n'avait pu et ne pourrait jamais leur faire parcourir à leur place pour « se faire une destinée de leur singularité de sujet ¹⁹ », avec la position éthique adoptée, là était maintenant leur responsabilité. Une responsabilité dont Lacan dit qu'elle est limitée à celle de son savoir-faire : « [...] on n'est responsable que dans la mesure de son savoir-faire », le savoir-faire étant défini par lui comme « ce qui donne à l'art dont on est capable une valeur remarquable ²⁰ ». C'est cette question que Claire Parada ²¹ va développer plus longuement dans son exposé.


Je terminerai sur cette question : pousser un sujet à se responsabiliser, à mobiliser son savoir-faire avec son inconscient, avec sa position de jouissance, avec la confrontation à l'impossible du rapport sexuel, n'est-ce pas là une prise de position éminemment politique ? Celle qui va *a contrario* de tous les autres discours qui cherchent à déresponsabiliser le sujet en lui proposant des réponses toutes faites à ce qui du réel lui reste incompréhensible.


Mots-clés : responsabilité, désir averti, réel, affect d'angoisse.


*  Intervention au séminaire Champ lacanien « La voie éthique de la psychanalyse », à Paris le 8 mars 2018.


1.  J. Lacan, Conférence de presse donnée au centre culturel français de Rome le 29 octobre 1974, parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 25.


2.  *Ibid.*, p. 11.


3.  J. Lacan, « La troisième », conférence prononcée lors du 7^e Congrès de l'École freudienne de Paris à Rome, le 1^{er} novembre 1974, parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 187.

4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 248.


5.  J. Lacan, Entretien avec Emilia Granzotto pour le journal *Panorama* (en italien), Rome, le 21 novembre 1974.


6.  J. Lacan, « La troisième », art. cit., p. 188.

7.  C. Soler, *La Troisième de Jacques Lacan*, Séminaire de lecture de textes, année 2005-2006, Paris, Trèfle-Champ lacanien, 2010, p. 106.


8.  J.-G. Ganascia, *Le Mythe de la Singularité. Faut-il craindre l'intelligence artificielle ?*, Paris, Seuil, coll. « Science ouverte », 2017.


9.  M. Menès, « Le privé est politique », *Mensuel*, n° 123, Paris, EPFCL, avril 2018, p. 41.


10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 79.


11.  J. Lacan, « La troisième », art. cit., p. 199.


12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, op. cit., p. 108.


13.  J. Lacan, « La troisième », art. cit., p. 194.


14.  C. Soler, *La Troisième de Jacques Lacan*, op. cit., p. 99.

15.  B. Nominé, « Se satisfaire du bien dire », *Mensuel*, n° 121, Paris, EPFCL, février 2018, p. 14-20.


16.  J. Lacan, « La troisième », art. cit., p. 187 : l'analyste est responsable d'un discours qui « soude l'analysant au couple analysant-analyste ».

17.  M. Bousseyroux, *Penser la psychanalyse avec Lacan*, Toulouse, Érès, 2016, p. 293.

18.  S. Aparício, « Notes au sujet de la responsabilité », *Mensuel*, n° 122, Paris, EPFCL, mars 2018, p. 35-42.

19.  A.-M. Combres, « Le singulier, une destinée ? », *Mensuel*, n° 122, EPFCL, mars 2018, p. 67-70.

20.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, leçon du 13 janvier 1976.

21.  C. Parada, « Responsable oui, mais jusqu'où ? », l'article qui suit dans ce même *Mensuel*.